

Six degrés de Liberté de Nicolas Dickner

Jérémi Perrault

Numéro 256, printemps 2016

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/82623ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (imprimé)

1923-3213 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Perrault, J. (2016). Compte rendu de [*Six degrés de Liberté* de Nicolas Dickner]. *Spirale*, (256), 67–69.

Roman de la triangulation

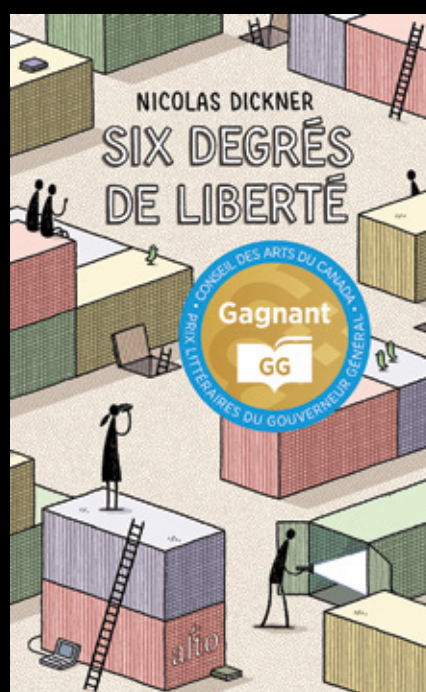
Par Jérémie Perrault

SIX DEGRÉS DE LIBERTÉ

de Nicolas Dickner

Alto, 392 p.

Paru au printemps dernier, *Six degrés de liberté* de Nicolas Dickner puise à même les constructions idéologiques, historiques et culturelles des sociétés contemporaines occidentales. L'abondance de l'information, la production de masse, la mondialisation, l'internet des objets et la culture *geek*¹ sont tour à tour pris en charge par la trame narrative de l'œuvre qui exploite toutes les possibilités du genre romanesque. L'humanité, chez Dickner, se déploie dans la surabondance de ses productions, que celles-ci jonchent le sol des centres commerciaux ou qu'elles soient entassées dans les dépotoirs. Couronné du prestigieux Prix du Gouverneur général du Canada, son dernier livre reconduit certains thèmes chers à l'auteur. On retrouve par exemple cette curieuse fascination pour les ordures, présente dans *Nikolski*, son premier roman paru en 2005. On reconnaît également la manière dont les événements historiques inscrivent le récit dans une trame vraisemblable, sans être pour les personnages guère plus qu'une vague rumeur : dans *Tarmac*, publié en 2009, la relation de l'actualité prenait la forme d'une suite de termes techniques s'apparentant à la table des valeurs nutritives des aliments. Alors que l'être humain se répand en infimes particules d'ADN, les objets les plus triviaux et



jetables qu'il invente s'accumulent et acquièrent, dans *Six degrés de liberté*, la valeur d'artéfacts qui racontent l'histoire d'un monde mené par la culture de masse.

Histoires parallèles

La trame du roman est partagée entre deux focalisations. Âgée de quinze ans à l'amorce du récit, Élisabeth Routier-Savoie, dite Lisa, vit seule avec son père. Elle égrène les jours qui s'éternisent en rêvant de plans d'évasion, prisonnière qu'elle est d'un parc de maisons mobiles ignoré de la plupart des cartes routières, le domaine Brodeur, Huntingdon. La construction d'une sonde-montgolfière en compagnie d'Éric Leblanc, son agoraphobe d'ami

et informaticien surdoué, est une de ses courageuses tentatives de fuite hors du « *Domaine Boredom* ». Une bouteille à la mer. Il faut saluer l'ingéniosité des deux jeunes : une balise GPS est reprogrammée par Éric de sorte que l'appareil puisse être localisé sur un téléphone portable et éventuellement retrouvé, puis placé dans une glacière portable. Le tout est ensuite attaché à un parachute de fortune cousu dans de vieux habits. Pour documenter l'expérience, les deux jeunes y ajoutent un appareil photo préalablement trafiqué afin que soient prises une centaine de photos de la stratosphère à travers le hublot taillé dans le plastique du contenant. Cette futile et complexe opération sert de baptême aux deux apprentis pirates qui, plusieurs années plus tard, repousseront « *les limites de l'expérience humaine* ».

Employée de l'Unité d'enquête portuaire de la GRC affectée aux fraudes économiques, Jay est enclavée dans une vie anonyme. Elle passe au crible l'existence des autres afin de traquer les vols commis au moyen de cartes de crédit. Reconnue coupable d'usurpation d'identité, la jeune femme purge depuis sept ans une peine qui, sous le couvert d'un emploi à la GRC, consiste à s'effacer du monde. Une découverte étonnante est faite par ses collègues de l'Unité : un conteneur réfrigéré de

quarante pieds nommé Papa Zoulou circule illégalement dans les eaux internationales depuis plusieurs jours, à l'insu des bases de données des ports mondiaux. En marge de l'enquête officielle, Jay investigue en secret afin de retracer le parcours de ce conteneur fantôme et emprunte, on le devine, les pas de Lisa.

Une dizaine d'années se sont écoulées depuis la construction de la sonde volante par Éric et Lisa. Durant son enquête, Jay découvre, grâce à l'improbable force du hasard qu'on connaît chez Dickner, des restes de l'appareil dont les jeunes avaient perdu la trace. Cet objet cristallise en quelque sorte le nœud de l'intrigue, tout en symbolisant les principaux enjeux de l'œuvre. Objet fabriqué, *hacké* par les deux adolescents, il est en soi éphémère, fragile ; or, ses débris parsèment le sol de l'œuvre (qui se pare des atours du roman d'espionnage) à la fois comme des indices du passage de Lisa et d'Éric et, plus symboliquement, comme les traces perpétuelles que l'humain laisse sur son monde.

Rebut

C'est par accumulation que l'écriture de Nicolas Dickner met l'humanité en scène : elle prend en charge cette profusion de produits de consommation, de *copyrights* et de raisons sociales qui accompagnent le quotidien des personnages. C'est

par la conception en série de meubles en panneaux de fragments de bois et de feuilles de mélamine, sur le papier jauni d'un vieux magazine à potins, et même à travers la succession de couches de peinture sur les murs d'une vieille maison à l'abandon que l'homme raconte sa propre histoire. À la fois jetables, remplaçables, mais tributaires d'une mémoire indélébile, les objets culturels de *Six degrés de liberté* incarnent dans leur profusion le paradoxe du signe romanesque moderne qui se tient « *au seuil de la Littérature* », dans les mots de Roland Barthes. « *Le Roman est une Mort* ; écrit le critique dans *Le Degré zéro de l'écriture, il fait de la vie un destin, du souvenir un acte utile, et de la durée un temps dirigé et significatif*. » C'est une fois détruit, mis au rebut, que le signe romanesque dicknerien acquiert sa véritable signification et qu'il accède à la perpétuité historique.

La poétique de *Six degrés de liberté* est extrêmement codifiée, hautement symbolique : les éléments narratifs engendrent une grande cohérence thématique, et ce, parfois à l'excès. Les recherches obsessives menées par Jay afin de retrouver le conteneur fantôme insufflent à l'œuvre une tournure narrative empruntant aux codes du roman policier. Alors que son personnage plonge les mains dans le bac à recyclage de Lisa, qu'elle

soupçonne d'être le cerveau de l'opération de réaménagement et de détournement du conteneur, l'auteur opère une singulière intellectualisation des ordures : « *Les déchets ont toujours été un important marqueur de classes sociales. Autrefois, les tas de fumier témoignaient de la prospérité d'une ferme. Aujourd'hui, tout le monde craint secrètement de produire des ordures ennuyantes, qui témoigneraient d'une vie plate.* » Embrayeurs du récit en ce qu'ils fourniront des pistes d'investigation à Jay, objets cognitifs permettant de comprendre les habitudes de consommation de l'humanité, les déchets illustrent la matière romanesque de Nicolas Dickner. L'enquête personnelle de Jay la pousse ainsi à dissimuler davantage son identité et à pourchasser elle-même les auteurs du vol de Papa Zoulou. Alors qu'elle pénètre dans un des locaux industriels des Autocars Mondiaux où, visiblement, le conteneur a été amarré quelque temps auparavant afin d'être trafiqué, Jay est bien consciente des résidus que l'être humain répand autour de lui. Si on est bien attentif, il est même possible de retracer ses moindres faits et gestes à partir de ses déjections : « *Jay éclaire le comptoir en lumière rasante. Les surfaces doivent être couvertes d'empreintes digitales et de matériel génétique. Le corps humain s'effrite et s'éparpille en données.* »

**L'humanité, chez Dickner,
se déploie dans la surabondance
de ses productions, que celles-ci jonchent
le sol des centres commerciaux
ou qu'elles soient entassées
dans les dépotoirs.**

« Les déchets ont toujours été un important marqueur de classes sociales. Autrefois, les tas de fumier témoignaient de la prospérité d'une ferme. Aujourd'hui, tout le monde craint secrètement de produire des ordures ennuyantes, qui témoigneraient d'une vie plate. »

Fragilité

Parmi ce déferlement d'informations, de données et de résidus de produits culturels, les personnages de Nicolas Dickner semblent avoir du mal à trouver leur place. Le peu que l'on connaît à leur sujet est révélé au compte-gouttes, ce qui fait d'eux des êtres à l'identité fragile, incertaine. Le récit s'amorce alors que Lisa s'attriste de l'immobilisme que confère l'adolescence : les projets ambitieux et irréalisables se succèdent dans sa tête comme autant de bouées contre cet isolement tant physique qu'identitaire. Quant à Jay, sa vie consiste à se faire oublier : « Jay » est le laconique prénom qu'on lui a laissé choisir alors que s'amorçait sa sentence. Ces personnages, on saurait les connaître non à travers leur caractère, mais selon leur valeur informative et éventuellement cumulative, classable. Aurait-on, en fin de compte, affaire à un roman de la « *triangulation* » ? Le terme, issu du monde marin dans lequel patageait le grand-père de Jay, désigne une technique visant, grâce à différents outils, à « *déterminer [la position d'un corps] dans l'espace en mesurant l'angle entre deux objets connus* ». Jay aura réactualisé le sens désuet de cette opération en étudiant quotidiennement des millions de transactions frauduleuses effectuées par l'entremise de cartes de crédit : « *Elle tâche d'imaginer, derrière la froide façade de ces chiffres, les destins qui se font et se défont, la vie qui avance comme une coulée visqueuse de skis de fond*

et de scooter, de trios souvlaki, de fichiers MP3, [...] d'armoires IKEA, de bretzels au chocolat aromatisés à la menthe, de nettoyeur à vitre et de sacs à ordures. Elle triangule. » La population romanesque de *Six degrés de liberté* marine parmi un déferlement d'objets-signes jetés sitôt consommés. Les personnages tentent alors de contrôler l'insaisissable, de faire dévier de leur course d'inexorables automates, de se mesurer à ce qui les excède. En conjuguant leurs efforts, Lisa et Éric arrivent ainsi à faire naviguer un conteneur de plusieurs tonnes en dehors des bases de données, dans les interstices entre l'espace réel et l'espace virtuel.

À côté de ces pirates qui sévissent, un personnage est, pour sa part, complètement désarmé. De jour en jour, la mémoire du père de Lisa, accablé d'une maladie rare, s'effrite. À chacune des visites de sa fille à l'hôpital, le vieil homme dépérit, mais insiste pour qu'elle reparte avec plusieurs boîtes contenant des outils antiques ayant appartenu à « *l'arrière-grand-père Jean-Charles* ». Délestés de la mémoire de son père, les souvenirs familiaux s'entassent désormais dans le coffre arrière de la voiture de Lisa : ils se lisent dans la rouille et dans les égratignures du métal. Objets d'une valeur inestimable pour la famille Routier, les outils semblent réellement venir d'un autre âge, un âge où l'on ne peut encoder la mémoire dans une banque de données. Toutefois, ils ne représentent pas la faillite d'un monde, l'échec d'une façon de vivre

primitive impossible au sein d'un monde virtuel. Ils symbolisent plutôt le temps immobile et figé du Domaine Brodeur, l'encombrement du père malade et d'une vie que Lisa désire laisser derrière elle.

Il faudrait en ce sens éviter de croire que *Six degrés de liberté* trace le portrait alarmiste d'une époque où la culture de masse et la surconsommation auraient définitivement pris le pas, où la jeune génération œuvrerait devant les yeux ébahis des plus vieux et où les rapports sociaux n'existeraient que dématérialisés. C'est plutôt un regard ludique que Nicolas Dickner pose sur des personnages qui choisissent d'embrasser certaines configurations du monde contemporain, dans lequel d'immenses objets peuvent être soustraits aux contrôles portuaires et où il est possible de traquer des hommes et des femmes à partir d'informations qui proviennent d'une carte à puce. La virtuosité avec laquelle l'auteur manie une multitude de technolèctes et d'idiomes propres aux intérêts de ses personnages (l'informatique, l'espionnage, le commerce portuaire) démontre son savoir-faire romanesque, savoir-faire qui donne toutes les libertés à la fiction afin qu'elle déploie ses possibilités et qui investit chaque élément poétique de l'œuvre d'une force propulsive. Dickner-romancier travaille les coudées plus franches que jamais. ■

¹ Voir *L'Oreille tendue*, « Dix-neuf propositions pour rendre compte de *Six degrés de liberté* », entrée du 6 avril 2015 : <http://oreilletendue.com/2015/04/06/dix-neuf-propositions-pour-rendre-compte-de-six-degrees-de-liberte/>